

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 5 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n° avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

NOUVEAU : Toilette de grande cérémonie. — Coiffure pour amazone. — Deux corsages d'amazone. — Coiffure de théâtre ou de soirée. — Toilette de réception. — Toilette de soirée. — Chemise de dessous au tricot (2 dessins). — Coiffure au tricot (3 dessins). — Deux corsages en broderie. — Quatre corsages en jais. — Cache-peigne. — Fleche en jais. — Rébus. SUPPLÉMENT : Manche de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de grande cérémonie.

Une première robe tout en satin est recouverte par une tunique sans manches en brocatelle de soie blanche, à fleurs dansées, du plus bel effet. Le devant de la première jupe est entièrement bouillonné en tablier; le bas est garni de volants élégants en application d'Angleterre. Le corsage est un simple gilet; manches à crevés.

La tunique, qui vient recouvrir cette première toilette, s'ouvre carrément sur la poitrine; de grosses ruches de tulle de soie faisant tête à une herbe en application d'Angleterre, la garnissent; ce corsage se prolonge devant en corselet, pour s'ouvrir en marquisse et laisser voir toute la richesse du tablier de la première jupe; un coquille de dentelle, qui sort d'une grosse cordelière de soie, fait bordure de chaque côté de la tunique; un nœud de satin gracieusement chiffonné semble la soutenir. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe.

2-3. Chemise de



1. TOILETTE DE GRANDE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE M. KINGSBURY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

dessous au tricot. — Modèle du Pont-de-Lodi, 17, rue Dauphine. — Est-ce pour enfant, est-ce pour grande personne? Ce sera, mesdames, à votre volonté; vous en proportionnez la largeur sur la personne qui la devra porter. Pour grande personne on n'en fera qu'une camisole; pour enfant, notre modèle peut devenir une robe assez longue pour servir de jupon.

Commencez par l'entre-deux du bas, qui doit être à jour, en réservant pour la fin la dentelle, qui sera assortie du haut et du bas. Cet entre-deux est mesuré de chaque côté d'une espèce de bourrelet qu'on obtient en faisant tout simplement 4 rangées à l'envers.

Une recommandation importante: il faut que le tricot soit très-souple et très-élastique; pour atteindre ce résultat, on prendra de la laine cachemire de Saint-Épin et des aiguilles d'acier proportionnellement grossies.

Lorsque le second bourrelet de l'entre-deux sera fait, on commencera le corps de la chemise, qui s'exécute à côtes, c'est-à-dire 2 mailles à l'envers et 2 mailles à l'endroit alternativement. On monte tout droit sans augmentations ni diminutions jusqu'au commencement de l'entourure. On partage donc son tricot en deux parties, celle du devant et celle du dos. On monte la partie du devant toute seule, ce qui laisse la fente de l'entourure; puis, arrivé à la naissance de l'échancrure, on partage encore en deux parties, en faisant des augmentations progressives, pour arriver à l'épaulette. Les 4 côtes doivent être exactement semblables; on les ramènera à l'épaulette par une couture dissimulée autant que possible.

Quant à la manche on la fait toute droite, au tricot à côtes, et on rapporte le gousset, qui se fait séparément, comme dans une chemise ordinaire. La coulisse du haut se passe dans la naissance de la dentelle.

Point de l'entre-deux.
1^{er} rang. — 1 maille à l'envers sans la tricoter *, 1 passe à l'envers, 1 maille à l'envers sans la tricoter, 1 passe à l'envers, 1 maille à l'envers sans la tricoter *; terminé par 1 maille prise derrière.

2^e rang. — 1 maille à l'envers sans la tricoter *, 2 mailles ensemble, 2 mailles ensemble à l'envers *; terminer par 1 maille prise derrière. Recommencer au 1^{er} rang.

Il ne nous reste plus que la dentelle qui se fait au crochet ordinaire et ne se compose que de chaînettes ou mailles en l'air formant dents, et superposées les unes au dessus des autres. On peut les augmenter ou les diminuer à volonté.

Une tricoteuse peut faire une autre dentelle à son gré; j'ai décrit celle de notre modèle, mais elle peut être modifiée.

Notre dessin 3 reproduit en grandeur naturelle, une partie de la dentelle, de l'entre-deux et du tricot à côtes, ce qui facilitera à nos lectrices le travail de cette chemise.

4. 6. Genouillère au tricot. — On peut la faire en rond, comme une paire de bas; mais, si on le préfère, on la tricote sur deux aiguilles, à plat, et on la fermera après coup.

De quelque manière qu'on procède, il faut monter son tricot à côtes, afin de lui donner de la souplesse et qu'il tienne bien à la hauteur qu'il doit atteindre; on devra proportionner le nombre de mailles à la taille de la personne pour laquelle est la genouillère, et faire alternativement 2 mailles à l'endroit et 2 mailles à l'envers. Notre dessin 5 reproduit clairement ce travail.

Lorsque l'on aura obtenu la hauteur de côtes nécessaire, on partagera son tricot par le milieu, puis on fera à l'endroit 7 points; on retournera son ouvrage et on tricote à l'envers, pour qu'il paraisse à l'endroit de l'autre côté.

On augmente d'un point à chaque rangée, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la largeur des côtes; on continue ainsi durant 10 à 15 centimètres à peu près; puis on commence des diminutions, en allant et revenant, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 7 mailles. On relève tout le rang et on recommence à faire un grand bout côté semblable à celui que l'on a exécuté de l'autre côté de la genouillère. Le point de tricot qui forme le milieu de la genouillère, entre les deux bouts cotés, est fort simple. Notre dessin 6 le reproduit très-fidèlement.

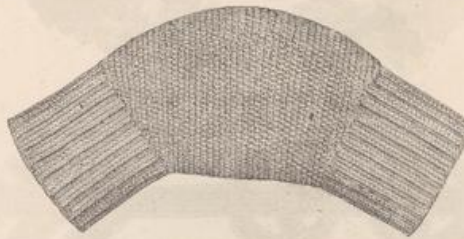
7-8. Deux carrés en broderie Renaissance. — Voici deux carrés de même grandeur qui, alternés ensemble, serviront à obtenir de jolis voiles de hauteur.

Vous brodez d'abord le carré n° 7 pour le milieu, puis vous répétez quatre fois l'autre carré n° 8 et vous le placez aux angles du premier. L'intervalle entre chacun des quatre carrés n° 8 sera rempli par des carrés de toile unie ou par des carrés de toile à jour ou illustrés de broderie anglaise.

Puis vous entourez le tout d'une dentelle en broderie Renaissance assortie dont vous avez un grand



2. CHEMISE DE DESSOUS AU TRICOT.



4. GENOUILLÈRE AU TRICOT.



3. TRAVAIL DE LA CHEMISE.



7. CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE.

choix dans la *Revue de la Mode*. Ces deux carrés se font comme ceux que nous avons publiés précédemment; un feston plein, pris à même l'étoffe, encadre les parties mates, et des barrettes vénitienne ou des festons pris sur des fils lancés agissent les intervalles à jour et relient entre elles les parties pleines.

9-12. Quatre aigrettes en jais. — Modèles des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuro-des-Petits-Champs. — On met le jais (artout, aussi croyons-nous devoir multiplier les modèles de ces ornements si fort en vogue. Nous publions quatre aigrettes en jais. Vous pouvez les employer dans les chapeaux, faisant tête à de belles touffes de plumes ou à des bouquets de fleurs; et, dans les coiffures montées au milieu de flocs de blonde et de rubans ou cambrés fréquemment dans les cheveux.

En se procurant des perles taillées et des perles fantaisie, en les enfilant dans du fil d'archal, une femme habile peut arriver, grâce à nos dessins, à copier ces aigrettes.



6. TRAVAIL DU MILIEU DE LA GENOUILLÈRE.



5. TRICOT À CÔTES POUR LA GENOUILLÈRE.

13. Cache-peigne en jais. — Modèle des Galeries de Choiseul. — Ces petites fleurs en jais produisent un joli effet, posées sur la tête en guise de cache-peigne. Il est facile d'exécuter soi-même ces motifs en se procurant les perles nécessaires.

14. Flèche en jais. — Cet ornement servira à cacher les plis des retroussis d'une tunique, à agrémenter une coction, à compléter même les ornements d'un chapeau ou d'une coiffure.

Si je voulais en établir une moi-même, je travaillerais sur du tulle noir excessivement roide, plié en double. Je poserais mes perles, d'après les indications du dessin, sur les réseaux du tulle dont je me servirais comme d'un canevas à tapisserie; au besoin, je mettrais deux perles par réseau, lorsque ce serait nécessaire, pour qu'il n'y ait pas d'espace vide; puis, lorsqu'elles seraient bien consolidées, je couvrerais mon tulle tout autour des perles pour bien dégager l'ensemble du dessin.

15-18. Coiffures et toilettes d'amazones. — Un grand nombre de lectrices nous ont prié de leur donner un modèle de coiffure qui puisse s'adapter avec le costume d'amazone. Nos dessins 15 et 16, exécutés par M. de Bysserveld, 5, faubourg Saint-Honoré, répondent à ce désir. Ils reproduisent une coiffure simple, solide, qui convient parfaitement pour la chasse et le cheval. Cette même coiffure peut être utilisée pour toilette de matin ou d'intérieur.

Nos dessins 17 et 18 reproduisent deux formes de chapeaux: le chapeau classique et un chapeau de feutre, tout de fantaisie et fort coquet, que nous recommandons pour excursion à la campagne. L'un des chapeaux est entouré d'un voile de gaze, l'autre d'une jolie dentelle noire.

Les deux corsages sont différents: le corsage n° 18 est montant et couvre complètement la poitrine. Il se termine devant par deux petites pointes, et derrière par une double basque postillon.

Le corsage n° 17 est décolleté devant. Un gilet de drap noir, montant, pour l'hiver; un gilet blanc, légèrement décolleté, pour l'été, complète le costume.

19 20. Coiffure de thé-

tre ou Philippe pour, m... gué à h... lées, not... scaille l...

21. To... unie, en... longue... une gros... le bas d... reproduit... semble r...

tunique, basques... vant, et... padour p... en diagon... bel, d'un... jupon. C... parsemée... pois form... frange q... en laine... gradées... files.

22. To... tie. — uni, en l... forme em... se relève... tresses. L... seconde j... pailettes... trine, sou... bouclée d... assez haut... en faille... de Cortin... tunique et... de celintu... pliques de... poches et... manches.

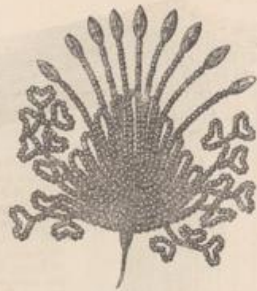
PLANCH

Toilette... rée. — R... noir; la j... derrière, f... gante; une... telle de gu... montée en... les côtés, l... et se pro... sur la tra... la dentelle... un ruche... qui en su...

tre ou de soirée. — Modèle de la maison Philippe, 15, rue Royale, à Paris. — Le poul, mollement fixé, est retenu par un peigne à boules. Les coques, légèrement ondulées, sont épinglées avec la nouvelle épinglé-écaille Philippe.



9. AIGRETTE EN JAIS.



10. AIGRETTE EN JAIS.



11. AIGRETTE EN JAIS.



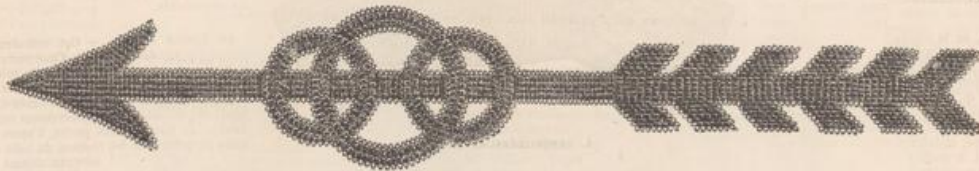
12. AIGRETTE EN JAIS.



13. CACHE-PEIGNE EN JAIS.

21. Toilette de réception. — La jupe, tout unie, en gros de Tours violet-éveque, forme longue traîne, montée en tuyaux d'orgue; une grosse cordelière de soie assortie borde le bas de la jupe; cette cordelière se trouve reproduite sur le devant de la robe, où elle semble rattacher les plis de la redingote. La

Corsage décolleté à la Marie Stuart; la dentelle forme fraise; elle remonte, d'un côté, autour de la poitrine et retombe, de l'autre côté, sur les bouffants des manches, et, après avoir formé berthe derrière, elle se prolonge en bretelle devant, pour aller rejoindre le coquillé des quilles, avec lequel elle a l'air



14. FLÈCHE EN JAIS. — MODÈLE DES GALERIES CHOISEUL.

tunique, format longues hasques carrées par devant, et manteau Pompadour par derrière, est en diagonale de laine Thibet, d'un violet assorti au jupon. Cette étoffe est parsemée d'un semis de pois formant relief. La frange qui l'encadre est en laine, avec boules graduées en ganse d'effilés.

22. Toilette de sortie. — Le jupon, tout uni, en belle faille noire, forme une traîne qui peut se relever à l'aide de tirettes. La tunique, ou seconde jupe, ainsi que le paletot croisé sur la poitrine, sont en vigogne bouclée d'un ton gris rose assez heureux. Une bande en faille couleur raisin de Corinthe encadre la tunique et borde la grande ceinture et les appliques du collet, des poches et des revers de manches.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de grande soirée. — Robe de satin noir; la jupe, unie par derrière, forme traîne élégante; une grande dentelle de guipure ancienne, montée en coquillé sur les côtés, forme la quille et se prolonge en volant sur la traîne; le pied de la dentelle s'appuie sur un ruché de satin rose qui en suit les contours



8. CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE.

de ne former qu'un tout; un simple velours noir rattachant un médaillon enserre le cou.

Toilette de bal. — Sur une première jupe de lampas, ou d'étoffe damassée, retombe un jupon de faille mais, se prolongeant en traîne ou manteau de cour; ce jupon est garni de quilles coquillées de blonde; chaque quille est retenue en haut par un gros bouquet de violettes de Parme, entre les quilles tombe une branche de lierre, du plus gracieux effet; bouquets et quilles sont posés en giriflandes, et semblent maintenir une troisième jupe en tulle de soie; cette troisième jupe, bien bouffante, voile celle de faille mais.

Corsage décolleté à la Médée, la blonde remonte et encadre la poitrine, qu'elle voile légèrement; de gros bouquets de violettes dominent les deux bras, et se retrouvent devant à la naissance du corsage; des branches de lierre s'échappent des bouquets et paraissent se croiser à la taille pour retomber en traînaise sur la jupe de tulle. La coiffure se compose d'un poul de violettes avec traîne de feuillage, qui semble rejoindre celle du dos. — Modèles de M^{me} Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

E. DOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Je suis bien mal en train aujourd'hui et assez peu disposée à causer modes et chiffons. C'est qu'aussi nous traversons un temps bien triste, c'est qu'il est impossible de ne pas se sentir le cœur serré par tous les événements terribles qui se succèdent sans relâche. En ce moment, qui de nous ne songe avec angoisse à ces malheureux qui ont trouvé dans la mer froide et sous un ciel noir et brumeux, la plus horrible des morts. Des femmes, des enfants, des vieillards ont péri ainsi, quand leur cœur, plein d'espoir, rêvait par anticipation aux joies de l'arrivée.

Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est de songer aux familles dans lesquelles la mort a fait un choix, c'est de penser qu'elle a pris sans pitié ce pauvre petit bébé, cette fille chérie à sa mère, ce mari adoré à sa femme, se montrant ainsi mille fois plus cruelle que si elle avait été impitoyable pour tous.

Comment la raison des survivants a-t-elle pu résister à une secousse si épouvantable ? Et à côté de ce sinistre sans exemple, quel triste spectacle que celui d'un maréchal de France forcé de venir essayer de se justifier, devant des militaires comme lui, d'avoir trahi et abandonné son pays en danger.

En ce temps de malheurs publics, l'esprit le plus léger même se détourne comme malgré lui des choses futiles ; à plus forte raison une femme qui se trouve journellement en rapport de pensées avec d'autres femmes, c'est-à-dire

avec des êtres essentiellement sensibles et impressionnables, est-elle bien excusable de laisser à un instant ses dissertations frivoles habituelles pour laisser courir sa plume au hasard de ses sensations du moment.

Néanmoins, comme j'ai une tâche à remplir, je vais essayer d'oublier les souffrances d'autrui et reprendre mes petits conseils et mes descriptions de toilettes. D'ailleurs, ainsi va le monde, et c'est là une des plus grandes preuves de la sagesse et de la bonté de Dieu, que de nous avoir créés de façon à ce que les plus grandes douleurs s'apaisent et s'oublient dans un peu de repos et de bonheur. Que serait donc cette vie si courte, si attristée, si les chagrins étaient éternels ! Nous avons au milieu de nous des jeunes filles, des jeunes femmes qui n'ont point été encore atteintes par les épreuves inévitables de l'existence ; elles sont jeunes, elles sont belles, tout sourit encore autour d'elles et pour elles. Aidons-les donc à être heureuses et à profiter de la trêve que la douleur leur accorde.

J'ai vu dernièrement un admirable trousseau destiné à l'une de ces heureuses dont je viens de parler. Fortune, santé, affection sérieuse et réciproque, voilà l'apport du jeune couple dans cette association divine qu'on appelle le mariage. Cependant la jeune femme a fait preuve d'esprit et de bon sens en refusant de céder à l'impulsion générale qui fait en semblable occasion, dépenser une fortune pour l'acquisition de la corbeille et du trousseau. Tous les objets choisis par elle sont d'un goût irréprochable, il est vrai, mais d'une simplicité que plus d'une fille de parvenu, élevée sottement, taxerait de mesquinerie. La lingerie surtout se distingue par l'absence presque absolue, au moins pour les objets d'un usage habituel, de dentelle et de broderie, ou du moins dentelles et broderies sont employées de façon à ne pas former

étalage et à ne produire aucun effet. Je citerai, par exemple, des chemises en filé faites unies et assez diminuées du haut pour n'avoir besoin ni de coulisse ni de poignet et ornées tout autour d'une légère petite guirlande brodée qui s'éclaircit un peu sur la poitrine, et c'est tout. Des chemises de nuit, en toile également ou en percale, avec devant, cols et poignets de toile. La même petite guirlande se retrouve sur le pastron de toile, le long des boutons ; au bout des poignets à la religieuse, c'est-à-dire dans lesquels on passe la main sans le bouton et autour du col droit cassé.

Je n'ai vu d'autres chemises de nuit avec col, jabot et manchettes ornés d'un plissé en batiste ; ce plissé se fait à la main comme les jabots de nos grands-pères ; rien n'est plus joli, mais c'est fort cher de blanchissage. Les pantalons sont, les uns tout droits, avec broderies faites sur l'ourlet même, ou à poignets, avec petit volant plissé comme les chemises. Les jupons se divisent ainsi : jupons de dessous en piqué molletonné, ou en flanelle rose ou bleue, avec feston brodé en soie blanche ou rose et une marguerite brodée dans le creux de chaque dent pour l'hiver ; petits jupons de dessous pour l'été en percale, avec petits plis dans le bas

coupés par un entre-deux ; jupons de sortie, très-diminués du haut par devant et montés à coulisse par derrière pour former tournure ; dans le bas, un grand volant festonné ou orné d'une dentelle très-solide ; quel-ques-uns, plus élé-



15 16. COIFFURE POUR COSTUME D'AMAZONE. — MODÈLE DE M. DE BISTERWALD.



17. CORSET ET CHAPEAU D'AMAZONE.



18. CORSET ET CHAPEAU D'AMAZONE.

roduire au-
lterai, par
aises en fine
et assez
t pour n'a-
coulisse ni
ornées tout
ère petite
qui s'élargit
poitrine, et
chemises du
nement ou
evants, col
o. La même
n retrouve
e toile, le
nières; au
s la religieu
us lesquelles
ans les bou-
du col droit

chemises
jabot et
d'un plissé
issé se fait
e les jabots
ères; rien
ais c'est fort
ssage. Les
es uns tout
eries faites
e, ou à pol-
voilà plissé
ses. Les ju-
alsi; ju-
a en pique
en flanelle
avec feston
nche ou rose
rite brodée
chaque dent
s jupons de
e en percale,
dans le bas
rés-diminués
arrière pour
festonné ou
s, plus élé-



A. Chaillet.

G. Gornay

1873

N° 102

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Modèles de M. Briant-Cadet, sur du 4 Septembre 19

gants, ornés de
terminés par
nes; enfin, ju
du soir à train
par derrière ju
mètres de hau
devant. Ces j
en nansouk ou
le volant du ha
rill d'entre-deu
sés; les autres
ment terminés
ciennes anglis

Il y a une
riété de cols et
A par: les trais
avec manches
ouvertes en s
grandes toilet
la buliste for
de la lingerie
a le col Ang
avec pointes
non cassées; p
dici, haut der
vant, et s'évas
cou; puis les
créées par la
gne qui a fou
seau. Entre ad
droit et très-lar
replié en deux
sage, sans m
avec le fer; ce
lâche au cou.
qui l'accompa
tées également
légèrement ouv
estancrées; de
sort un plissé
cravates en cré



zants, ornés d'entre-deux et terminés par une valenciennes; enfin, jupon de toilette du soir à traîne, avec volants par derrière jusqu'à 20 centimètres de haut, un seul par devant. Ces jupons se font en nansouk ou en mousseline, le volant du bas seul se garnit d'entre-deux ou de plissés; les autres sont simplement terminés par une valenciennes anglaise.

Il y a une fort grande variété de cols et de manches. A part les fraises de dentelle avec manches assorties et ouvertes en sabot pour les grandes toilettes, la toile et la batiste forment la base de la lingerie de jour. Il y a le col Angot, très-haut avec pointes recourbées et non cassées; puis le col Médicis, haut derrière, bas devant, et s'évasant à partir du cou; puis les mille fantaisies créées par la maison hors ligne qui a fourni ce trousseau. Entre autres, un col droit et très-large et qui se replie en deux au blanchissage, sans marquer le pli avec le fer; ce col doit être lâche au cou. Les manches qui l'accompagnent sont doubles également; puis le col légèrement ouvert avec revers plissés; manches plates et échancrées; de la couture extérieure de cette échancrure, sort un plissé de batiste. Sous ces cols, on place de jolies cravates en crêpe de Chine de couleur pâle, coupées au



19-0. COIFFURE DE THÉÂTRE ET DE SOIRÉE. — MODÈLE DE M. PHILIPPE.

bout par des entre-deux de valenciennes, ou en foulard blanc, coupés d'entre-deux noirs. On fait, avec ces cravates, un nœud très-lâche. L'une des choses les plus charmantes de ce trousseau,

c'est un peignoir de cachemire des Indes, de ce blanc particulier au cachemire de l'Inde, et qui sied si bien au teint. Le peignoir, forme princesse, est orné tout autour d'une bande assez étroite de martre-éclabouée, que contient la corbeille. Cette fourrure, qui est très-chère, pourrait, du reste, être remplacée par de la loutre du Kamchatka, de renard argenté ou même du skunk.

Il y avait aussi une veste du matin en cachemire rose, simplement garnie de plusieurs rangées de laniol de laine blanche formant brandebourgs sur la poitrine, mais d'un seul côté, car la veste croise et boutonne très-loin du côté gauche. Les manches droites et aussi larges du haut que du bas, sont entièrement linéées de laniol de laine blanche. Ces laniols ont environ 1 centimètre de large, peut-être un peu moins.

Je renvoie à un autre courrier la suite de cette description. Je parlerai encore des robes de tout genre qu'il convient, des collections, des bijoux, etc., etc., car je ne saurais mieux faire pour indiquer ce qui se crée de plus nouveau et de plus élégant en modes de tout genre.

MARIE DE BAVENNE.



21. TOILETTE DE RÉCEPTION. — MODÈLE DE M^{ME} CAVALLY.



22. TOILETTE DE SOIRÉE. — MODÈLE DE M^{ME} CAVALLY.

UN CŒUR DE MÈRE

MORISSE. — A. J. — P. J.

I
CE QU'ARTHUR APPELAIT SA VOCATION

Il y avait revue sur le Châp-de-Mars de la ville de T... L'écho sonore répétait les syllabes accentuées des commandements militaires, qui se croisaient sans se confondre, et les chauds rayons du soleil de juillet couvraient d'éclairs les canons de fusils et faisaient étinceler l'or semé sur les uniformes des officiers de l'état-major.

Dans les allées plantées, qui entouraient la vaste place d'une ceinture verte l'hiver et poudreuse l'été, allaient, venant, s'arrêtant, des curieux et des oisifs. Cette foule, regardée de près, se composait en grande partie d'employés et de marauds en retraite, profonds politiques et zélés partisans des passe-temps belliqueux; de vieux mendicants reniant leur profession, mais non pas leur qualité de débris des armées de l'empire, ainsi que l'attestait le ruban de couleur sombre attaché à leur veste en ballons; de très-jeunes gens, soldats en rêve de l'avenir, que la vue d'une épaulette fascinaient; d'officiers retraités couverts de blessures mal fermées ou de rhumatismes; enfin de bonnes d'enfants. Ces dernières, assises sur les bancs de pierre placés d'espace en espace entre deux esplanades, devisaient confidentiellement ou bruyamment entre elles et suivaient parfois avec plus d'attention les manœuvres des bataillons que celles des marmots confiés à leur garde. Chacun d'ailleurs employait le temps à sa manière. Les petites filles d'un certain âge, tournées vers l'allée, regardaient avec un plaisir bien senti les quelques dames qui s'y promenaient ou, se contemplant entre elles, s'exaltaient sur leurs propres toilettes; les garçonnets, échappant le plus possible à la surveillance, n'avaient d'autres yeux que pour la masse grasse et bleue qui se mouvait devant eux, et les petits, ceux qui quittaient à peine les bras et les genoux, roidissaient à leur taille, ridaient leur front satiné et jetaient gentiment de leur voix claire, en croisant d'un air martial leurs bras potelés sur leur petite poitrine, des cris qui essayaient d'imiter le dernier commandement entendu.

Sur le front des carrés passaient les officiers supérieurs. Au milieu de ces hommes encore jeunes et pleins d'avenir, se faisait remarquer le colonel. Il avait, lui, son bâton de maréchal, si on jugeait de son âge par la couleur de ses cheveux et de ses épaulettes moustaches. C'était un vieillard, mais un vieillard dont la taille était encore droite, le pied ferme, l'œil vif, et dont la physiognomie était empreinte d'une vivacité toute méridionale.

Tous les jeunes officiers l'entouraient. C'était connu, le colonel Garnier, bien que très-sévère sur les règlements, était adoré de tout son régiment. Comme deux heures sonnaient à l'horloge de la caserne, la revue finissait. Quand le dernier fantassin eut disparu, la masse des curieux se désorganisa, et puis il ne resta bientôt sur la vaste place que quelques promoteurs, et deux jeunes gens qui avaient suivi la revue avec un intérêt tout particulier. L'un, de taille moyenne, brun aux yeux noirs, à l'œil hardi, s'animait au bruit, et à certain moment parlait avec vivacité à son compagne, qui paraissait plus jeune que lui. Celui-ci n'était encore qu'un charmant adolescent à la taille élancée, au teint écarlate, aux lèvres roses, à la chevelure blonde et frisée, aux traits fins et cependant hardiment modelés. La revue terminée, ils se prirent le bras et gagnèrent l'allée, c'est-à-dire l'ombre.

— Dieu! la belle carrière que celle du soldat, Arthur! disait le jeune homme brun; tiens, plus j'y pense et moins je comprends tes hésitations. Balancez pour savoir si l'on entrera à Saint-Cyr! C'est prouver par A plus B qu'on n'aime pas l'état militaire.

Arthur baissa les yeux et passa sa main dans les courts anneaux de sa chevelure.

— Je l'aime, fit-il, et personne ne le sait mieux que toi, Henri.

— Alors, qui l'empêche d'aller de l'avant? Tu as ton double diplôme de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences; tu seras reçu, c'est sûr.

— Peut-être, mais ce n'est pas cela qui m'arrête.

— Quel donc? Mon cher, tu deviens capricieux comme une femme. Il y a dix-huit mois, tu étais l'homme du monde le plus pacifique; la littérature faisait tes délices, tu tournais au poète. Arrive ton oncle qui te raille, qui te secoue, qui te donne le goût des armes. Tu deviens fou de l'épaulette, tu ne rêves qu'épée et décorations, tu pécés dans les sciences uniquement par désir d'aller à l'école militaire; la vue des graines d'épéards du colonel te met des éclairs d'envie dans les yeux, et puis, un beau matin, crac, demi-tour à gauche; tu plantes là cette pauvre gloire dont tu étais amoureux, et tu declares que, sans doute, tu resteras pékin. Ah! ça, consens, je sois curieux de savoir d'où vient le vent qui te fait ainsi tourner comme une girouette.

— Girouette, girouette; ce n'est pas sans motif que je change ainsi.

— Soit; mais on te le demande, ton motif.
— Et je le dirai à toi, Henri. Ma vocation militaire fait le malheur de ma mère.

— Bah! ce n'est que cela, fit Henri en s'arrêtant pour regarder Arthur dans les yeux.

— Bien que cela.

— Par exemple! est-ce que toutes les mères n'ont pas la carrière des armes en horreur? Est-ce qu'elles ne voudraient pas nous garder bien douillettement près d'elles. Comme je ne travaillais pas beaucoup, la mienne, qui se défait de mes goûts, se disait au fond du cœur: « Tant mieux! » Elle pensait que j'en saurais toujours assez pour entrer dans une administration, et laissait courir. A présent, je regrette ma paresse, je me mordis les doigts et je trouve dur de commencer par le commencement. Cela n'empêche pas qu'il a bien fallu que ma mère consentit à me laisser m'engager; mais Dieu sait qu'elle aimerait mieux me savoir à l'école que dans la caserne.

— Tu parles bien à ton aise, Henri; tu as un frère, des sœurs. Ma mère n'a que moi, et la sacrifice à mes goûts ne serait-ce pas à tort avec un égoume révoltant?

— Je le dis qu'elle se consolerait; et d'ailleurs, est-ce que nous autres hommes nous sommes faits pour demeurer ainsi pendus à la robe maternelle? Quand les allées nous poussent, nous partons; c'est dans l'ordre.

Nous autres hommes! Cette phrase orgueilleuse était vraiment plaisante dans la bouche de l'adolescent au menton limerbe qui la prononçait.

— Et si elle ne se consolait pas, reprit Arthur tristement, si elle souffrait de mon éloignement? Ma mère est d'une santé délicate, les impressions lui sont funestes.

— Eh bien, fais-toi rat de cave, saule-ruisseau, séminariste, ce que tu voudras. Attache toi à la ville comme la moule à son rocher; dans dix ans tu seras chauve, tu auras du ventre, tu porteras lunettes, tu seras un type de bourgeois paisible. Ah! tu n'as pas le feu sacré, vois-tu.

— Vraiment, dit Arthur dont les joues roses s'empourprent.

— Mais non, tu es pékin, pékin jusqu'à la moelle des os.

Les yeux bleus d'Arthur lancèrent un éclair.

— Tiens, et ton oncle que volent, sera, j'en suis sûr, de mon avis, continua l'impitoyable Henri, qui, connaissant la douceur du caractère de son ami, le harcelait sans crainte ni pitié.

Le colonel, qui avait suivi le régiment à sa sortie du Champ-de-Mars, s'avancait, en effet, vers eux. Il n'était plus seul. A son bras s'appuyait sa fille Mélite, une charmante fillette de treize ans, à la taille droite, au teint mat, aux yeux brillants, sur la physiognomie de laquelle se fondaient harmonieusement les nuances qui appartiennent à l'adolescence, celles qui révélaient la jeunesse, c'était une enfant sérieuse, une jeune fille enfant. Née et élevée en Afrique, elle avait conservé je ne sais quoi d'étranger, qui augmentait sa distinction naturelle. Son œil, d'un brun clair, avait une limpidité peu commune; ses narines fines frémissaient à la moindre émotion; son pas rapide et léger rappelait l'enfant aux pieds nerveux habitués à fouler le sable du désert.

Elle sourit à son cousin et répondit par un salut timide au salut de Henri.

— N'est-ce pas, colonel, qu'il n'y a pas en Arthur l'étoffe d'un soldat? s'écria le bouillant Henri; il peut entrer à Saint-Cyr, les pertes s'ouvriront à deux battants devant lui, et il recule.

— Mais du tout, je ne recule pas, se hâta de répondre Arthur en regardant fièrement Henri.

— Eh! je voudrais bien voir qu'il en fût autrement, dit le vieil officier en caressant sa longue moustache. Il y a cent cinquante ans que les Garnier portent l'épée, et c'est à toi, mon garçon, qu'échoit cet héritage d'honneur.

— Il ne l'acceptera pas, vous verrez, colonel, dit Henri de son ton le plus provocant.

— La botte est rude, jeune homme. Est-ce que tu ne comptes pas te défendre, Arthur?

— Mes actes parleront pour moi, murmura le jeune homme qui avait pâli de colère.

— Bien répondu, mon neveu; seulement le temps d'agir est venu, réparait le vieillard.

Et il ajouta gaiement:

— Il ne serait pas bien de le prendre en traître; mais il est bien entendu que, renoncer à l'épaulette, ce serait renoncer à la petite femme, n'est-ce pas, Mélite?

Mélite, qui était la petite femme en question, fit un adorable hochement de tête et sourit dédaigneusement. On pouvait le dire, elle avait sucé avec le lait une estime passionnée pour l'état militaire, et n'honorait sincèrement ce qui portait l'épée.

Arthur reçut de ce sourire une impression qui détruisit de fond en comble ses hésitations.

— Demain, je serai inscrit sur le tableau des élèves aspirant à Saint-Cyr, dit-il d'un ton dégagé, mais en surveillant l'effet que cette annonce solennelle allait produire sur sa cousine.

Mélite regarda Henri avec un petit air de triomphe tout gentil.

— Bravo, dit le colonel, tu me parais en ne peut plus décidé. Quand je prendrai ma retraite, j'aurai la satisfaction de me connaître un remplaçant sous les drapeaux français,

et on soignera ton avancement. Je te le prédis, mon garçon, tu iras loin, plus loin que moi.

Et, saluant de la main les deux jeunes gens, il s'éloigna avec sa fille.

— C'est un petit canard que tu sers à ton oncle, pas vrai? dit Henri; tu n'es pas sérieusement décidé?

— Je le suis très-sérieusement.

— Bah! ta mère va s'attendrir, et, comme toujours, tu cédera.

— Non, je le sens, ma destinée m'appelle là, et, quand je le lui dirai fermement, ma mère est trop dévouée pour persister dans un refus qui me rendrait malheureux.

— Nous verrons, dit Henri en lui tendant la main. Si tu lui arraches un consentement, je tâcherai, moi, ton ancien, de me glisser plus tard sous tes ordres. Tu me traiteras en camarade, hein?

— Certainement, répondit gravement Arthur.

— C'est bon, j'y compte. Ah! si je pouvais maintenant aussi prendre l'uniforme bleu à la place de la grosse capote, et changer l'épaulette de laine contre les atténes, je serais diablement content. J'ai là-dessus des millions de regrets. Maudite paresse, va! Enfin, puisqu'il le faut, on en mangera de la vache enragée, et le bon temps viendra. L'espérance est une belle chose, et je ne vis que d'espérances. A demain, mon officier.

Henri fit le salut militaire; puis, secouant cordialement la main d'Arthur, le quitta et remonta le Champ-de-Mars. Arthur, au contraire, le regardait, et marchait vite, et son visage frais et doux s'empregnait de résolution. On le devinait, il se montait à plaisir l'imagination; il s'excitait par la pensée à persévérer dans cette voie où venait de l'engager de nouvelles promesses. Quand il arriva devant la maison, il était arrivé à un tel degré d'enthousiasme, qu'il carillonna à la porte, comme si un motif des plus puissants l'obligeait à rentrer sans retard.

La vieille servante qui se présenta le regarda avec ébahissement.

— Comment! c'est vous qui sonnez comme ça, monsieur Arthur? s'écria-t-elle.

Il ne l'entendit pas.

— Maman est-elle dans sa chambre? demanda-t-elle vivement.

Et, sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il s'élança dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

ZENAIDE FLAURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

LA FILLE ADOPTIVE

(Suite)

M. Gerbaut reprit:

— Je dois dix mille francs à M. Audouin, un impitoyable, celui-là... Un homme de chiffres et qui parle toujours d'huissiers; s'il n'est pas payé le 27 au matin, le peu de crédit qui me reste sera détruit.

— Tu as raison, dit M^{me} Gerbaut, il faut absolument le payer... C'est possible, en vendant mes bijoux, notre argentier...

— Tes bijoux, Pauline! te priver ainsi...

— Ce n'est point pour moi une privation, tu le sais bien. J'ai passé l'âge de la coquette. Maintenant au moins ces petites objets vont servir à quelque chose; ils aideront à sortir d'embarras.

— Avec M. Audouin... oui, je serai quitté; mais, trois jours après, il faut que je trouve trois mille francs pour solder M. Duvrard fils.

— M. Duvrard fils?... c'est lui qui est ce second créancier que tu redoutes?

— Lui-même; il a entre les mains le billet que j'ai souscrit à Bernard. Je soupçonne qu'il se l'est procuré dans un méchant dessin. Je ne rencontrerai chez lui ni trêve ni pitié; d'ailleurs je n'en voudrais pas de sa pitié. Mais comment les trouver ces trois mille francs, mon Dieu! comment?

— Ne m'as-tu pas dit que M. Verbeulil te devait précisément cette somme?

— Sans doute; mais Verbeulil a fait faillite; il est en Belgique avec notre argent et celui de bien d'autres. Voilà ceux qui s'enrichissent.

— Ah!... la fatalité nous poursuit!...

— Oui, nous sommes maudits, vois-tu!... Nous sommes voués à une chance infernale! Et sais-tu qui nous a porté malheur?

— Je ne m'en doute pas.

— Ernestine!...

— Ernestine! Que dis-tu, mon ami?

— La vérité. Elle est entrée dans notre maison en même temps que M. Duvrard père arrivait dans cette ville. Peu de temps après, il montait une maison de commerce et j'éprouvais les premières attaques de la mauvaise chance.

Tout ce que j'ai entrepris depuis n'a été qu'une suite non

interrom
jour où
malheur
avec sa
— Je l'
enfant!
— Oul
enfants.
elle a d
l'argent
vet d'u
aujourd
— J
trop le
— Dan
mie. Ern
des dépe
— Cyp
— Je p
— Et tu
— Ne l
— Non,
respect et
— Je n
à travail
dépense
— En d
— Eh b
qui pé
il rentre
saisir.
— Des q
son lit, et

Le lende
étaient r
le volent
— Ils av
veille. M
l'illusion
vestine. E
té sincère
toutes les
cessait d
conte enf
heur.

Auréli
quand Ern
à coup d
conversa
Ernestine
bon goût,
Une grand
cassée inf
sées, la r
mit et se
avait une
l'embrass
gardait ave
— Mon
donnez-m
à vous ad
— Ah! p
M. Gerbau
— Mon ar
son mari
ragea sa fil
— Voici
mes ancien
de donner
supplé de
Ces parol
— Et... t
— Je le
posé plus
— Tant
tément.

— Je vou
— Mais en
— Je me
pas aussi
me rendre
Vous m'av
heureuse,
chose.
— Ah! m
haut en se
tine, c'est
cette pens
c'est beau
— Je ne
époué le

interrompue d'insuccès. La prospérité a fui à partir du jour où nous avons adopté cette jeune fille, qui nous porte malheur et que tu as l'air de préférer à nos propres enfants.

— Je l'aime, parce qu'elle est douce, soumise, charmante enfin!

— Oui, elle a le don de te plaire; mais moi je songe à nos enfants. Ernestine est aujourd'hui une grande demoiselle; elle a dix-neuf ans. Nous n'avons épargné ni les soins ni l'argent pour qu'elle fût bien élevée; elle a obtenu le brevet d'institutrice, elle joue bien du piano.... elle pourrait aujourd'hui gagner sa vie....

— Je n'ose le comprendre... Est-ce qu'elle serait de trop ici?

— Dans notre situation, nous devons songer à l'économie. Ernestine partie, nous aurions en moins d'assez grandes dépenses.

— Cyprien! c'est toi qui parles ainsi?

— Je parle en bon père de famille.

— Et tu la considères comme une étrangère, elle?

— Ne l'est-elle pas?

— Non, elle ne l'est pas! Nos soins, ma tendresse, son respect et son amour en ont fait une fille pour moi!

— Je n'ai que six enfants, moi, pas un de plus! Réso-lu à travailler sérieusement à leur avenir, je veux réduire les dépenses de ma maison.

— En d'autres termes, tu veux chasser Ernestine?

— Eh bien! oui, je veux délivrer ma maison de la fatalité qui pèse sur elle, répondit Gerbaud, et coupant l'entretien, il rentre chez lui pour chercher le repos qui lui était nécessaire.

Dès qu'elle fut seule, M^{lle} Pauline Gerbaud se jeta sur son lit, et elle éclata en sanglots, trop longtemps contenus.

II

DEUX AMIES DE PENSION

Le lendemain, de grand matin, Cyprien et M^{lle} Pauline étaient réunis dans un cabinet garni d'un vieux meuble dont le velours usé attestait les longs services.

Ils avaient repris le pénible sujet de conversation de la veille. M^{lle} Pauline essayait vainement d'ébranler la résolution cruelle qu'avait prise son mari, relativement à Ernestine. Elle ressentait pour sa fille adoptive autant d'amitié sincère qu'il avait contre elle d'aversion injuste. Sur toutes les questions ordinaires, ils étaient d'accord, mais ils cessaient de s'entendre dès qu'il s'agissait de cette innocente enfant, que Cyprien rendait responsable de son malheur.

Aurélië était encore plongée dans un tranquille sommeil, quand Ernestine, qui s'était levée avant le jour, parut tout à coup dans le cabinet de M. Gerbaud, et interrompit la conversation de ses parents adoptifs.

Ernestine était de stature moyenne, sa mise simple, de bon goût, faisait ressortir le charme exquies de sa personne. Une grande pâleur était répandue sur ses traits d'une délicatesse infinie. Malgré le sourire de ses lèvres suavement rosées, la rougeur de ses paupières révélait l'insouciance de sa nuit et des larmes récemment répandues. Sa démarche avait une élégance native. Elle vint droit à M^{lle} Gerbaud, l'embrassa tendrement, puis salua le négociant, qui la regardait avec mécontentement.

— Mon père et ma mère, dit-elle d'une voix dure, pardonnez-moi de venir vous interrompre, mais j'ai une prière à vous adresser.

— Ah! par exemple, le moment est bien choisi! fit M. Gerbaud avec dureté.

— Mon ami, écoutez-la! dit M^{lle} Pauline, tournant vers son mari un regard suppliant, et, d'un sourcil, elle encouragea sa fille adoptive à parler.

— Voici ce que c'est, reprit Ernestine. Quelques-unes de mes anciennes amies de pension m'ont beaucoup conseillé de donner des leçons de français et de piano, et je vous supplie de m'accorder la permission de suivre ce conseil.

Ces paroles causèrent un vif étonnement aux deux époux.

— Et... trouveras-tu des élèves, ma pauvre enfant?

— Je le crois, ma mère; mes amies m'en ont déjà proposé plusieurs.

— Tant mieux! Quant à moi, je donne mon consentement.

— Je vous remercie, mon père.

— Mais enfin pourquoi veux-tu donner des leçons?

— Je me suis aperçue avec peine que les affaires ne sont pas aussi brillantes ici qu'autrefois, et je voudrais pouvoir me rendre utile...

Vous m'avez fait donner de l'instruction et je serais bien heureuse, chers parents, que cela pût vous servir à quelque chose.

— Ah! ma fille! mon enfant bien-aimée! s'écria M^{lle} Gerbaud en se levant et en se jetant dans les bras d'Ernestine, c'est bien, tu veux travailler pour nous... c'est beau cette pensée-là! Et, s'adressant à son mari: N'est-ce pas, c'est beau? reprit-elle.

— Je ne puis qu'approuver de tels sentiments, Ernestine, éponilla le négociant avec quelque embarras. Nous ne

semes plus riches, et il est bon qu'une jeune fille sans fortune ne reste pas dans l'oisiveté.

(La suite au prochain numéro.) HIPPOLYTE PIRON.

Succès du jour; *Cœur d'Artichaut! Poux de coton, poix et; Lèvres de feu! Fraises au champagne! Pizzas, valse de J. Klein*

A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnés, vient de s'entendre avec l'une des meilleures maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette: nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

Il est préparé avec le plus grand soin et parfumé avec les fleurs les plus fines; son usage, de plus en plus répandu dans le monde élégant, prouve sa supériorité incontestable.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal, justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppette en cygne, au prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquera la nuance que l'on désire: blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

LA MOSAÏQUE

Voilà revenir le jour des étrennes, et, malgré la durée des temps, ce bon et salutaire usage des petits cadeaux qui entretient l'amitié est heureusement loin de disparaître. C'est bien le moins, pour celui qui donne, d'exercer en retour un souvenir de celui qui reçoit. Mais, hommes, femmes ou enfants, nous sommes souvent oublieux, et c'est une sage précaution, pour celui qui offre un présent, de le choisir tel qu'il parle lui-même à la mémoire.

Au nombre de ces cadeaux, se placent en première ligne les recueils pittoresques, dont *la Mosaïque* est le type le plus nouveau et le plus complet, non-seulement par les gravures qui l'illustrent, mais au si par le choix toujours irréprochable des mille et un sujets qui y sont traités. Publiée par livraisons, cette revue instructive et attrayante de tous les temps et de tous les pays, revêt à ainsi chaque semaine se placer sous les yeux de celui qui reçoit pour cadeau d'étrennes un abonnement, et frappe ainsi à la porte de son souvenir avec le nom du donateur.

Son prix modique (l'adresse à toutes les bourses, comme sa rédaction, va lire à l'avenir la recommander aux personnes de tout âge et de toute condition.

La première année de ce recueil, que la mère peut sans crainte laisser sur la table de famille, et que l'homme d'études consultera souvent avec profit, vient d'être réunie en un volume qui sera, nous n'en doutons pas, accueilli avec grande faveur comme cadeau d'étrennes. A lui seul, c'est un ouvrage complet par la division même des sujets qu'il renferme, mais c'est en même temps le tome 1^{er} de la plus intéressante bibliothèque que l'on puisse se procurer. D'autres recueils du même genre ont déjà de nombreuses années d'existence, et, par ainsi, forment une collection coûteuse. *La Mosaïque* est dans la situation exceptionnelle d'en être à sa première année de début et s'offre par ce fait même à toute une génération nouvelle qui veut, peu à peu, se former une bibliothèque.

Nous ne saurions trop encourager une publication aussi moralement utile et nous lui souhaitons, pour le bien même du pays, où elle peut entretenir le goût des distractions instructives, tout le succès que méritent les soins apportés à sa rédaction et à ses gravures par ses écrivains et les artistes les plus distingués. *La Mosaïque* porte pour devise ces deux mots: *Conscience, Science*. Tout son programme y est résumé.

(1) La première année de la *Mosaïque* forme un volume grand in-8^o de 416 pages illustrées d'environ 350 gravures.

Brosché..... 7 fr.

Relié..... 8 50

Relié richement, tranche dorée..... 10

Ajouter à ces prix 1 fr. 50 c. pour recevoir le volume franco dans toute la France.

En envoyant au directeur de la *Mosaïque* ou de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris, le prix du volume indiqué ci-dessus, en ayant soin d'y ajouter 1 fr. 50 cent. pour affranchissement, on le reçoit franco par retour de courrier.

Les abonnements pour l'année 1874 sont de 7 fr. pour Paris et 8 fr. 50 pour les départements. Les abonnés reçoivent une livraison sous couverture toutes les semaines. — Bureaux: 13, quai Voltaire, à Paris.

DES MENUS DE LA SAISON

Décembre.

MENUS DE PETITS DINERS DE FAMILLE

- I
Bucinoise au riz.
Civet de lièvre.
Bouillon de veau rôti.
Champignons à la bordelaise.

Pour la brunoise, couper en dés du rouge de carottes, des navets, du céleri, des choux raves et des blancs de poireaux; faire revenir le tout au beurre et le cuire dans du bouillon. Au moment de servir, incorporer au potage quelques cuillerées de riz, également cuit dans du bouillon.

Les champignons à la bordelaise, après avoir été lavés dans de l'eau acidulée de vinaigre, égouttés et égoutés en dessous, sont mis à mariner pendant une heure dans de l'huile fine avec poivre et sel. On les cuit ensuite sur le grill, puis on les dresse sur un plat et on les sert arrosés d'une sauce faite d'huile chaude, persil et civoale hachés à menu, et filet de vinaigre ou jus de citron.

II

- Polage de riz, purée de pois.
Soles Colbert.
Blanquette de veau.
Grives rôties.
Salade de légumes.

La sole Colbert, après avoir eu la tête et les parties menues de la queue cuevées, est fendue le long de l'arête, puis salée, farinée ou passée dans de la panure très fine et frite de belle couleur. En la servant, on introduit dans la fente pratiquée du beurre manié avec sel, poivre et jus de citron.

La blanquette de veau est élémentaire; elle se fait soit de morceaux de poitrine, soit d'émincé de veau déjà rôti. Dans ce dernier cas, il ne faut l'employer que dans un liton pour moullier.

LES ÉTRENNES

LES LIVRES

Chacun de nous garde précieusement en son cœur le souvenir attendri de ses jolis d'enfant, quand au grand jour des étrennes nos parents et ceux qui nous chérissent mettent en nos mains de mystérieux paquets de formes diverses, soigneusement empaquetés de papier blanc et ornés de favoris roses, bleus, verts. Avec quel empressement nous brisons ces faibles liens, nous déchirons cette enveloppe, et quels cris de surprise, quelles exclamations de bonheur quand apparaissent à nos yeux la poupée nigousse, le polichinelle, joyeux et les livres! les beaux livres à couverture rouge, brodée d'or, à belles tranches brillantes et remplis de superbes gravures. Les livres sont et resteront le cadeau le plus charmant. Les jouets se brisent, les livres restent. Du reste, jamais, je crois, on n'écrivit autant pour l'enfance et la jeunesse; jamais écrivains et artistes ne se mirent plus en frais d'imagination et de travail pour ces jeunes êtres si intéressants et si tendrement aimés. De véritables petits chefs d'œuvre sont sortis depuis quelques années de la plume et du crayon de nos plus grands écrivains, de nos plus illustres dessinateurs.

Parmi les nouveautés qui vont faire leur apparition cette année, il en est qui sont destinées au premier âge: album d'images, petites histoires à la fois comiques et morales; d'autres s'adressent à l'adolescence: ce sont des livres de science amusante, ou de véritables petits romans aussi agréables à lire que véritablement moralisateurs.

Parmi ces derniers, j'ai à cœur de signaler à mes lectrices:

Les braves gens, par Girardin, un charmant volume dont les pages sont coupées par les plus ravissantes vignettes de Bayard.

C'est l'histoire bien simple, mais intéressante et touchante d'une famille de braves gens qui, dans un modesto coin de province, accomplissent sous la direction d'un père honnête, au cœur droit et franc, d'une mère intelligente, bonne, sans faiblesse, et femme de grand cœur et de grand courage, la tâche qui incombe à chaque groupe de cette autre famille qui se nomme la société. L'auteur nous fait suivre ses braves gens dans toutes les phases de leur existence, depuis la naissance d'un B., ardemment désiré, jusqu'à ce jour où ce fils revient au foyer après avoir payé largement sa dette à la patrie dans la dernière guerre. Il en dit si saisissant comme le récit du voyage de cette pauvre mère à la recherche du corps de son enfant qu'elle croit être victime d'une balle prussienne. Il y a là, et ailleurs, des pages qui respirent un souffle d'ardent et saint patriotisme, et plus d'un jeune cœur belliqueux battra sûrement en les lisant. Le style coloré, d'un entrain irrésistible, parfois d'une élévation remarquable, dans lequel est écrit ce livre; les incidents pleins de gaieté, les scènes attendrissantes et même dramatiques qu'il renferme, en font une lecture que nous daignerons pas les grandes sœurs et même les papas et les mamans de ceux à qui il sera offert. L'ouvrage coûte 5 fr. broché; cartonné en percaline à biseaux, tran-

ques dorées, 8 francs.

Le Violoncelle de la Sapinière est également un très-intéressant récit dont la nativité spirituelle répond sur l'œuvre entière un charme exquis. On trouve dans ces pages une suite de tableaux champêtres qui à eux seuls suffiraient pour faire la fortune d'un livre. Les petits personnages que l'auteur, M^{me} Colomb, met en scène, prennent sous sa plume, tant les caractères sont bien tracés, l'importance de petits héros de romans. De fines et amusantes critiques sur les ridicules de la jeunesse, quand son éducation est mauvaise, amèneront souvent un joyeux rire sur les lèvres du lecteur. Comme les *Braves gens*, ces jeunes acteurs du *Violoncelle* prennent part à la lutte héroïque soutenue par notre pays, et s'y convertent de gloire. Je prédic au *Violoncelle de la Sapinière* un très-grand et très-légitime succès. — Même prix que le précédent.



LES LIVRES D'ÉTRENNES. — Gravure extraite du volume : LA TERRE DE DÉSOLOGATION

La Terre de Désolation, excursion d'été au Groenland, par le docteur J.-J. Hayes, traduit de l'anglais par J.-M. L. Redus.

Lorsque j'étais à cet âge où la soif de savoir agit toute-puissante sur l'esprit, qu'aucune préoccupation des choses de la vie ne peut distraire encore, je n'aurais pas plus avidement dévoré ce livre que je viens de reformer, toute palpitante d'émotions et la tête pleine des scènes fantastiques qu'il renferme, tableaux absolument fidèles d'un voyage d'été au Groenland.

Dans le livre du docteur Hayes, si habilement traduit par M. J.-M.-L. Redus, tout est vrai, rien n'est inventé; tout d'incidents romanesques habilement amenés pour en-

cadrer la description des phénomènes de la nature; rien que le récit du voyage de *la Paathé* le long des côtes du Groenland jusqu'aux limites extrêmes de la navigation possible. Et cependant quel intérêt toujours soutenu, quelle variété dans les récits, quelles surprises continuelles réservées au lecteur, qui peut se dire: « Tout ce que je lis là s'est passé, dans tel endroit, à telle époque; celui qui m'en fait le récit en était le spectateur. »

Aussi tremble-t-on avec le narrateur et s'émerveille-t-on avec lui.

Chaque phrase du récit, chaque scène importante est reproduite par de magnifiques dessins qui ne doivent rien non plus à l'imagination, qui sont aussi le miroir fidèle de

la vérité, car ils sont la reproduction de photographies prises sur les lieux mêmes.

Ce voyage, en effet, fut entrepris par M. William Bradford, auquel ses célèbres tableaux de paysages polaires ont acquis une réputation si bien méritée, pour prendre sur place, à l'aide de la photographie, les images des scènes merveilleuses que la nature offre dans les régions polaires.

La relation du docteur Hayes, qui était un des compagnons de voyage du célèbre peintre, est enrichie, presque à chaque page, de dessins gravés d'après ces photographies, et donne une carte qui permet de suivre le chemin parcouru par *la Paathé* à travers les glaces.

Mes lectures ont soulevé les yeux froids des extraits des ouvrages dont je viens de parler. Ces ouvrages sont édités par la maison Hachette.

MARIE DE SAVERNY.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} la baronne de Saint-F... à Trév... — Le prix des trois patrons que nous vous avons expédiés est de quatre francs cinquante.

Une ancienne abonnée. — Nous prenons note de votre demande. Le dessin que vous demandez est peut-être un peu grand pour le cadre de notre journal; néanmoins nous espérons répondre bientôt à votre désir.

M^{me} L. de J., à M. — Impossible, à notre grand regret, de changer un supplément pour un autre.

PARIS. — A. FOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉANT.



Gravure extraite du volume : LE VIOLONCELLE DE LA SAPINIÈRE.



LES LIVRES D'ÉTRENNES

Gravure extraite du volume : LES BRAVES GENS.